

## *La vie monastique et le beau*

**L**e monastère de Nový Dvur a son origine dans une communauté qui essaie, pauvrement mais sérieusement, de vivre la vie monastique. Des frères venus de Bohême et de Moravie voulaient devenir moines. Ils vinrent en France assez nombreux pour que l'abbaye de Sept-Fons qui les avaient accueillis puisse, quelques années après, fonder. Nous avons donc besoin d'un monastère. Nous avons trouvé en Bohême de l'Ouest la ruine d'une ferme baroque, avec des dimensions adaptées à une communauté moyenne. Nous avons demandé à un architecte de la transformer pour la vie monastique, et d'y ajouter une église. La qualité de l'architecture nous est-elle pour autant indifférente? Non, nous n'aurions pas choisi M. Pawson. Mais si le regard porté sur notre monastère se limitait à l'aspect esthétique, la réalité en serait déformée.

Saint Benoît est convaincu que l'homme est un tout. Il n'y a pas, d'un côté: la vie spirituelle, de l'autre: l'homme, sa sensibilité, ses goûts. La vie de prière couronne en quelque sorte une personnalité qui tente de s'unifier. Autrement dit, la vie spirituelle est le meilleur d'un homme qui essaie de développer ses possibilités selon une hiérarchie. Quand j'ai commencé à m'occuper de la formation des

frères, le père maître des novices m'a dit : « Ne greffez pas la vie spirituelle sur un tronc trop fragile. » Cela signifiait : « Apprenez aux frères à prier, mais apprenez-leur aussi à trouver leur équilibre d'homme. » L'ouverture à l'architecture, par exemple, à la littérature, à l'histoire, va dans ce sens. Elle contribue au développement et à l'équilibre des personnalités. Elle n'est pourtant pas au cœur de notre vocation. Dieu nous appelle à vivre, dans une communauté de frères, une vie de prière et de travail, centrée autour de la célébration solennelle de l'Eucharistie.

Que notre monastère, son église, suscite l'intérêt ou l'attention sur un aspect qui est secondaire, l'architecture, pourquoi pas ? Ceux qui passent au monastère, athées, chrétiens ou religieux, n'attendent-ils pas néanmoins autre chose d'un moine ? Pendant l'octave de la dédicace, les frères prêtres ou diacres ont donné chaque jour une brève homélie. L'un d'eux était étudiant à Prague en 1989. Il reçut le baptême puis entra à l'abbaye de Sept-Fons où il est moine et prêtre. Il nous a dit ceci : « Dans un pays piétiné, déchristianisé et sécularisé, on s'attendrait logiquement à la fondation d'un couvent apostolique à but caritatif. Et nous venons avec un monastère, une église construite de toutes pièces, une clôture ! Certes, il y a là un acte de foi que tous ne peuvent comprendre. Il y a plus encore : la vie monastique qui est la nôtre, que nous cherchons pauvrement et sérieusement à vivre, dans un monde occidental païen à l'est comme à l'ouest, consiste en la seule louange de Dieu et l'intercession pour les hommes. Compréhension étroite, mais dont nous savons, dans la foi, l'extraordinaire et mystérieuse extension. Les constitutions de notre Ordre disent cela mieux encore : "une secrète et mystérieuse fécondité apostolique". [...] Nous avons connu et nous savons ce que sont des sociétés sans art, ou pire, avec un art imposé par l'idéologie. Elles donnent un peuple avili, stérilisé. Il en va de même pour l'Église sans prière. »

Effectivement, même s'il ne s'agit pas d'une préoccupation centrale, le rapport délicat entre la culture et la foi nous intéresse. L'un de nos amis qui fut longtemps directeur de l'École du Louvre à Paris en parle justement: «Il me semble dangereux de développer un aspect dévot sans culture. Je n'ai rien contre la piété, bien au contraire, mais la dévotion sans culture risque d'enfermer la personne ou le groupe en lui-même, ce qui me paraît lourd d'incompréhension immédiate et d'incrédulité future.» C'est un fait qu'il y a, dans le monde occidental, depuis longtemps, une sorte de rupture entre la culture et la foi. Il est presque impossible, de nos jours, de trouver une image religieuse qui soit vraiment belle: il y a des icônes, elles sont belles, mais elles ne représentent qu'une partie de la tradition iconographique chrétienne; il y a des reproductions de tableaux Renaissance ou baroques qui sont beaux, mais ce ne sont pas toujours des images religieuses. Et à l'époque moderne ou aujourd'hui? Matisse, Rouault, Léger (je connais mieux les français!); Florian, Reynek, etc., dans quelle librairie religieuse les trouve-t-on, combien de chrétiens les estiment? Cette rupture pourrait aller jusqu'à séparer les chrétiens du monde où ils vivent.

La vie monastique est une école de réalisme et d'équilibre: vous travaillez en forêt, vous fendez du bois pour vous chauffer, vous élevez des brebis, vous fabriquez de la moutarde afin de subvenir aux besoins de votre communauté. Vous travaillez en silence, pour garder dans le coeur une prière, une courte invocation. Le travail fini, à cette saison dans le brouillard et à la nuit tombante, vous rentrez au monastère; puis vous allez prier, seul, à l'église, les frères autour de vous, jusqu'à l'office des vêpres. Ce rythme vous enseigne les priorités. Le Christ est là, présent, au Tabernacle, pour nous aujourd'hui. L'Eucharistie nous rend présent au sacrifice rédempteur du Christ, pour nous, aujourd'hui. Comment ne pas aimer notre époque puisque c'est celle où le Christ se donne à

nous ? Cette longue veille dans la foi, l'affrontement quotidien avec les exigences du travail et des relations fraternelles, la *lectio divina* nous empêchent de nous attacher à des pensées trop floues ou trop éthérées. Nous ne tiendrions pas si nous n'avions qu'elles !

Par ses proportions, l'église de Nový Dvur ressemble un peu à celle du Thoronet, l'une des plus belles et des plus petites abbayes cisterciennes française de l'âge d'or (12<sup>e</sup> siècle) ; l'emplacement de l'autel, du tabernacle et de la statue de la Bienheureuse Vierge Marie comme la disposition du chœur des moines et des hôtes par rapport au presbytère, sont inspirés de l'abbatiale de Sept-Fons (monastère fondé en 1132, église du 17<sup>e</sup> siècle détruite à la Révolution française, sauf le fronton, reconstruite en 1850, restaurée en 1950, puis transformée après le Concile...). Notre église est donc une église monastique. Quand il a commencé son travail, M. Pawson avait trois plans sous les yeux : celui de l'abbaye de Sept-Fons d'où nous venons, celui de la ferme de Nový Dvur qu'il s'agissait de transformer et celui de l'abbaye du Thoronet.

Entre le Moyen Âge et aujourd'hui, une différence radicale concernant l'architecture doit être signalée. Jusqu'à la Renaissance, le regard du public sur l'architecture, l'art plastique ou la musique n'avait pas la tournure d'aujourd'hui ; la notion d'esthétique n'existait pas. Un objet d'art était un objet réalisé avec soin, et proportionné à sa fin. Le mot « art » renvoyait à la notion moderne d'artisan plutôt qu'à celle d'artiste. Depuis le 19<sup>e</sup> siècle, l'art est dans les musées, il a des spécialistes. L'intérêt apporté à une réalité – notre monastère – risque de se détacher de la réalité elle-même pour ne s'attacher qu'à sa forme ou son style. M. Pawson a réellement voulu nous construire un monastère, notre monastère. De quelle manière a-t-il été influencé par le désir que tout homme de talent porte en lui de « faire une oeuvre » ? À lui de le dire. Ceux qui regardent cette réalisation

ne sont-ils pas aussi tentés de ne regarder que le style ? Pour nous ce serait mortel car nous serions niés dans ce que nous sommes. Pour autant, devons-nous nous condamner à la médiocrité afin de ne pas attirer l'attention ? Personne ne le souhaitait à Sept-Fons. Peu ou prou, les dons de Dieu en auraient été blessés. La tradition cistercienne nous inspire, j'y reviendrai en conclusion, mais en tenant compte des changements des personnes et de la culture. À Fontenay, (12<sup>e</sup> siècle), la maison-mère de Sept-Fons, il n'y avait pas d'électricité ; Sept-Fons a reçu, au début du 20<sup>e</sup> siècle, le téléphone, mais la radio et la télévision sont restées à la porte ; avant d'avoir pris le temps d'y réfléchir, nos monastères ont intégré l'informatique qui n'est pas sans impact sur la vie spirituelle.

Quant aux lieux d'implantation : les cisterciens se logeaient plutôt dans les creux de vallons, le long d'une source, et les bénédictins, dit-on, sur des hauteurs. Nový Dvur est sur une déclivité ! Notre démarche ne fut pas d'abord de retrouver un principe. Après six mois de recherches infructueuses, un jour de l'hiver 1999, quelques frères, bravant quarante centimètres de neige, se sont rendus vers un point isolé vu sur une carte. Dans le brouillard, la ferme de Nový Dvur leur apparut austère et désolée. Elle a révélé aussitôt sa beauté. Nous avons pu acheter la ruine, la prairie et quelques forêts qui l'entourent. Le lieu le plus froid et le plus venté de la région est devenu notre monastère.

Le soin que nous consacrons à notre travail n'a pas de motivation esthétique ; disons que nous essayons d'être de bons artisans. Saint Benoît nous demande d'être aussi soigneux avec les outils qu'avec les « vases sacrés de l'autel ». Les premiers moines, en Égypte, au quatrième siècle, considéraient que l'occupation des mains est un bon moyen pour soutenir l'attention dans la prière. Ils ne restaient jamais oisifs et mesuraient à leur application au travail les dis-

positions de leur coeur et leurs progrès spirituels. Ces moines tressaient des paniers qu'ils vendaient pour faire des aumônes, et s'ils étaient trop éloignés d'un marché pour les vendre ils les montaient et démontaient afin de ne pas rester oisifs. Avec le même idéal, les moines ont aujourd'hui une activité conforme à leur époque. Susceptible de leur assurer des revenus réguliers, elle sollicite et développe les capacités des frères. La qualité de leur production est liée à l'atmosphère de silence qui enveloppe leurs activités. À Nový Dvur, nous vivons de notre travail, associés à des professionnels compétents qui ont le même amour des choses bien faites. N'allons pas imaginer le travail monastique comme une activité paisible sans conflit ni souci. C'est pourtant dans un même mouvement que les moines travaillent et prient. La recherche de Dieu – ne rien préférer à l'amour du Christ, comme l'enseigne saint Benoît – ajoute à ce que fait le moine, une nuance de soin et de respect, des choses comme des hommes.

En quoi le beau est nécessaire pour aller à Dieu ? Deux raisons justifient cette nécessité. L'homme reçoit peu de consolations sensibles dans la vie spirituelle ; la sensibilité, pourtant, fait partie de sa nature. Il faut donc – c'est nécessaire –, trouver à la sensibilité un terrain d'expression qui ne soit pas opposé à sa vocation mais la soutienne. Il y a encore une autre raison. La connaissance de Dieu que l'esprit humain peut atteindre, soit par l'effort rationnel, soit dans la foi, n'élimine pas l'insatisfaction<sup>1</sup>, elle n'apaise pas le désir de connaissance parfaite qui est inscrit dans le dynamisme de l'intelligence. On ne saurait échapper à cette limite naturelle. Cette

---

1. Cf. Cardinal Cottier, *Le désir de voir Dieu*, Éd. Parole et silence, 2000, p. 181 et s.

constatation paraîtra décourageante au moine ou au chrétien sérieux ! Pourtant, plus on pénètre dans la connaissance, plus croît le désir, naturel à l'homme, de comprendre. Ce désir soutient la vie spirituelle. Autrement dit, en consacrant du temps et de la peine à considérer ce qui est à notre portée, avec nos puissances naturelles, nous aiguïsons notre désir de Dieu et ce désir soutient l'épreuve de la foi. Tout moine qui pratique sérieusement la *lectio divina* vous dira combien c'est vrai. S'ouvrir à la vérité, s'ouvrir à la beauté est « nécessaire » pour croire mais ce n'est pas la foi. La foi est d'un autre ordre. Elle est un don. ■

Frère M.-Samuel,  
*Supérieur de Nový Dvur, ocsó*



*Abbaye de Nový Dvur*